effondrement très lent du terrain, gagnait un peu en profondeur. Mais jamais notre contrée ne perdait son caractère littoral. Nous pouvons être sûrs qu'en temps de reflux les pieds des coraux émergeaient de l'eau.

Dans ces jardins coralliens une vie intense prenait ses ébats et l'exubérance de cette force vitale forçait les différents groupes et individus à se livrer un combat acharné et mortel pour leur «espace vital». Et! les restes de ces êtres maritimes, tant animal que végétal, victimes de la grande bataille, nous les retrouvons aujourd'hui ou bien à l'état finement concassé ou bien à l'état fossile. Amis et ennemis cimentés par la calcite reposent ensemble et de leur tombe ils lèvent aujourd'hui leur voix pour nous raconter l'histoire de leur vie et des temps où ils ont vécu.

* * *

Pendant des heures encore on pourrait vous causer sur ce coin de notre pays luxembourgeois, sans avoir vidé à fond le sujet posé.

Mais mettons le point final, avec l'espoir que la journée passée dans notre «Terre Rouge» a élargi votre vue, par rapport au travail fourni par notre population ouvrière et employée et par rapport à la beauté nouvelle du paysage créée par l'industrie du fer moderne.

Puisque par nos excursions successives il nous est donné de connaître la beauté sévère et sénile du Nord et la beauté juvénile du Sud travailleur, nous trouvons que l'évolution historique a bien fait de fusionner une partie des «Ardennes» au «Bon Pays» pour forger ce petit bijou, unique en son genre et que nous appelons: «Notre beau pays du Luxembourg».

P. SCHILTZ.

Observations et réflexions

par le docteur Ernest Feltgen.

(Suite 15)

Toute petite contribution à la fête du centenaire.
La Giroflée (Cheiranthus Cheiri L.)

Qu'on répare les vieilles murailles de forteresse, en recimentant, d'une part, de temps à autre les fentes, fissures, gerçures et crevasses, en remplaçant, d'autre part, les pierres détachées ou désagrégées par l'âge et les intempéries des sai-

sons, personne n'aura à y redire, bien au contraire. Ce sont là, en effet des précautions que tout le monde doit approuver.

Seulement, n'y aurait-il pas moyen de prendre en considération certaines circonstances particulières, susceptibles de jouer un rôle plus ou moins sensible dans la vie des flâneurs, des promeneurs, voire, des amis de la nature et du public versé dans la science du beau et des sentiments qu'il fait naître en nous?

Voici. En réparant ainsi les remparts des environs du Bock et du Pont du Château, une plante typique du paysage (comp. Bull. Soc. Naturalistes Luxembourgeois 1938, p. 200 et 1939, p. 68). la vénérée Giroflée, notre populaire Märzvio'l (Metzvio'l à tort) au charmant coloris, au parfum délicieux, voit d'un coup son existence menacée, sent son habitat séculaire détruit, se trouve délogée sans préavis, façon de subir, en quelque sorte, la méthode du fait accompli.

Ne pourrait-on pas trouver moyen de faire œuvre utile, voire indispensable, sans causer par là de la mésintelligence entre les toujours bonnes intentions de Mère Nature et nos sentiments esthétiques? Serait-ce, peut-être, trop facile?

Voyons, mettons-nous d'accord pour sauver ce divin don, représenté par une de nos plus jolies et familières plantes, en lui conservant seulement quelques centimètres carrés de crevasses, pour qu'elle puisse y loger le contenu de ses siliques et fixer ses racines dans la vieille terre luxembourgeoise, fleurie et embaumée princièrement à chaque retour de printemps, au moins depuis un siècle.

Méfaits d'hivers rigoureux.

Ceux d'entre nous qui furent témoins des rigueurs de l'hiver 1879—1880 peuvent parler en connaissance de cause. Après cet événement, on se réveilla du lourd engourdissement au mois d'avril 1880, en constatant que la majeure partie des arbres avaient péri par le froid exceptionnel. Devant quelle désolation se trouva-t-on: dégarnis les bosquets, les vergers, les jardins, les parcs! Perte éminemment sensible tant du point de vue matériel que moral!

Le froid hivernal intense laisse presque toujours des traces fâcheuses sur son passage: mais plutôt, cela se conçoit, au détriment des arbustes et arbres ornementaux plus sensibles, pas tant, heureusement, vis-à-vis des arbres de rapport.

Les essences qui souffrent le plus du froid, donc les plus frileuses, peuvent être rangées en trois groupes.

1) Le premier groupe comprend celles qui, en général, sont, quoiqu'il arrive, encore les plus résistantes et échappent ordinairement au danger.

C'est d'abord l'If commun qui habite les régions tempérées de l'hémisphère boréale. Ce sont ensuite les Buis, le Houx et le Taxodium distique. Le Buis, représenté chez nous par le «Buis-Toujours-Vert», originaire du midi, supporte généralement bien notre climat. A l'état non cultivé, donc sauvage, il habite les rochers et les terrains arides, p. ex., dans les vallées voisines de la Meuse, de la Moselle, notamment les parages de la source de la rivière alsacienne, l'Ill.

Le Houx commun, pas trop sensible aux basses températures, croît surtout abondant en Europe occidentale.

Le Taxodium distique, originaire de la Virginie et du Mexique, est un bien bel arbre d'ornement. Dans la période tertiaire, il fut répandu un peu partout en Europe, comme arbre de forêt. Ce fut, du reste, la période classique des Conifères. Les froids de l'hiver 1928 à 1929 avaient, par places, assez sensiblement endommagé cette essence.

2) Dans un deuxième groupe on pourrait réunir les plantes souffrant communément par le froid, mais pouvant repousser tant bien que mal, après avoir subi des amputations diverses de la part du jardinier-chirurgien.

Il convient de citer ici: le Laurier-Cerise, importé du Caucase à Vienne, en 1570 paraît-il. La plante est assez frileuse et nous ferions bien de la protéger l'hiver, quand le froid s'annonce continu. Mentionnons ensuite le Cerisier du Portugal, l'Aucuba du Japon, le Bambou du Japon, ce roseau arborescent des pays tropicaux.

3) Dans un dernier groupe figurent les plantes, dont certains représentants périssent complètement par le froid très fort et de longue durée: ce sont surtout divers Génévriers, les Cyprès, les Ajoncs ainsi que les Araucarias.

Pour finir, un mot de profond regret au sujet de la trop grande sensibilité du sympathique Sapin blanc d'Espagne, Abies Pinsapo Boiss., que les gelées de décembre 1928 et de janvier 1929 avaient presque partout dans nos contrées totalement ruiné. Espérons que des hivers aussi durs, cruels et meurtriers ne se renouvelleront que le plus rarement possible.

L'hiver 1938—1939 a failli nous causer des ennuis et pertes sensibles parmi les arbustes aussi bien que les vivaces. C'est avec un sentiment de regret qu'au printemps nous avons dû constater les dommages plus ou moins marqués que le froid avait causé notamment aux Troënes (Ligustrum), aux Lau-

riers-Cerises (Cerasus Laurocerasus), aux Budleias de Lindley, aux Rosiers de toutes sortes, mais notamment aux Grimpants, enfin à toute une série de vivaces, dont nous attendions avec impatience les jeunes pousses avec les rayons du soleil printannier. Elles avaient en grand nombre payé leur tribu au gel inexorable, les Aubriéties, les Saxifrages, les Penstemons, les Bugloses, les Gaillardias, et combien d'autres!

Les Epiaires (fleurs en «épis»).

Les Epiaires de la famille des Labiées, sont dignes d'attention des points de vue esthétique, historique et économique, du moins, en ce qui concerne l'épiaire droite, des marais et tubéreuse.

1) La première, Stachys recta L., à fleurs d'un blanc jaunâtre, à lèvre supérieure striée de violet, habite l'Europe, de l'Espagne au Caucase, et préfère comme habitats les hauteurs ensoleillées, les rochers, les bois. Dans le Luxembourg grand-ducal je l'ai observée à Esch-sur-Alzette, à Luxembourg même, dans les environs immédiats de la ville, à Echternach, lieu dit «Wann» et aux bords de l'Attert inférieure. Dans le temps, on attribua à l'herbe un principe mystérieux, capable de combattre les méfaits des «sorciers». Qu'on en juge de son efficacité. Dans l'antiquité on s'en servit pour guérir les suites des blessures portées par les armes en fer (Herba Sideritidis). C'est ainsi que les gladiateurs et les soldats la portèrent ordinairement sur eux, quand ils partirent pour le combat. L'herbe des épiaires, en général, sent mauvais (on a donné à ces plantes le nom vulgaire d'«orties puantes»), elle a un goût amer et serait anesthésique et bonne à combattre les «fièvres», l'aménorrhée et même l'hystérie. Les anciens médecins l'appliquèrent dans ces différents sens. Tout cela appartient aujourd'hui à l'histoire de l'art de guérir.

2) L'épiaire des marais, Stachys palustris L., à fleurs d'un pourpre clair ou rose, se rencontre en Europe, en Asie centrale, en Amérique du Nord, où elle préfère les bords des eaux, les fossés, les marais, les prés marécageux, les champs humides, pour y déployer ses racines très ramifiées, se fixer solidement dans le terrain, qu'elle parvient, à la longue, à dessécher sensiblement. La plante est cultivée en Angleterre pour ses racines renflées en massues et qui donnent, en décembre et janvier, un légume, dont le goût rappelle celui de l'asperge. D'après Withering, les racines séchées et moulues serviraient à la fabrication d'un «pain» spécial.

3) L'épiaire tubéreuse, Stachys tuberifera Naud., ou Stachys Sieboldi Miq., ou Stachys affinis Bunge, est une variété de la précédente (Stachys palustris varietas affinis Bunge). On la connaît plutôt sous le nom de Stachys du «Japon». Elle est, en effet, originaire de ce pays et de la Chine. Ses rhizomes sont épaissis. Leurs tissus regorgent d'eau et contiennent, en outre, des matières féculentes, à côté d'autres substances de réserve. Les tuméfactions prennent souvent la forme de tubercules, constitués par des articles successifs, renflés et alignés comme les grains d'un chapelet. Cette plante intéressante fut introduite en Europe en 1885 à 1887 et cultivée notamment à Crosnes, un village de Seine-et-Oise, de là le nom de «Crosnes», que portent les rhizomes décrits ci-dessus. Ils sont connus vulgairement sous la dénomination de «Crosnes du Japon», tubercules résistants, ne souffrant que peu du gel, mais supportant mal l'exposition prolongée à l'air. Il est indiqué de prendre vis-à-vis d'eux certaines précautions et de les conserver d'une manière toute spéciale en cave. Ils ont un goût de marron, de salsifis plutôt, et renferment: en matières albuminoïdes, 1.50 p. c., en amides 1,67 p. c., en graisse 0,18 p. c., en hydrates de carbone 16,57 p. c., en cellulose 0,73 p. c., en cendre 1,02 p. c., en eau 78,33 p. c. L'essence de ces hydrates de carbone est formée par un principe spécial dit «Galactane». Il est caractérisé par une digestibilité très facile et pour ce bon motif, les crosnes se prêtent comme légume à servir aux malades, mais surtout aux personnes faibles d'estomac. Il importe que la préparation culinaire en soit guidée d'après les règles de l'art.

Pour compléter la série, mentionnons en outre, comme «indigènes»: 1. l'épiaire des bois, à fleurs d'un pourpre foncé, habitant en Europe, bois et broussailles; 2. l'épiaire des champs, à corolles petites, d'un rouge clair ou lilas; 3. l'épiaire d'Allemagne, à fleur d'un rouge clair ou rose, habitant les hauteurs ensoleillées, les terrains calcaires, les bords des chemins, en Europe et en Asie. Toute la plante est d'un gris argenté, soyeux, c'est le feuillage qui joue le rôle prépondérant dans la parure extérieure; 4. L'épiaire annuelle, à fleurs d'un blanc jaunâtre, croissant dans les champs maigres; 5. l'épiaire des Alpes, plante poilue, mesurant souvent 1 mètre en hauteur, à fleurs d'un rouge-pourpre foncé, habitant les bois montueux de Belgique et des pays voisins, de France, du Luxembourg (côtes boisées du cours inférieur de l'Attert: Geismuhl, ferme de Lellange, Bissen), de la Rhénanie (Coblence, vallée inférieure de la Sûre-Eifel). Stachys alpina L. compte, en général, parmi les plantes rares. Pour finir, citons les deux Epiaires ornementales exotiques: Stachys lanata Jacq. et Stachys coc-

cinea Jacq., la première originaire du Caucase, la dernière du Texas et du Mexique. Elles se distinguent d'une part par un feuillage cotonneux-velouté superbe, d'autre part, par des fleurs d'un rouge écarlate (cocciné), d'un effet charmant.

L'Asaret d'Europe.

C'est une vivace essentiellement européenne, commune nulle part, plutôt rare, en général, cette petite Aristolochiée. Sa tige courte porte des feuilles longuement pétiolées, réniformes, affectant en quelque sorte l'aspect du pavillon d'une oreille d'homme (le nom vulgaire de la plante tient compte de cette ressemblance). Son rhizome rampant a un goût mordant, rendant la langue insensible, a une odeur nauséeuse-aromatique-camphrée et rappelant légèrement celle de l'herbe-aux-chats, enfin ses fleurs isolées sont bien originales, d'une singulière coloration, leur extérieur velu se présentant en vert-rouge, l'intérieur en rouge foncé.

Les asarets ne courent pas la rue. Ils ne comptent, dans leur milieu, que quelques rares espèces, dont notre espèce européenne qui habite le centre et le Nord du vieux Continent. Enumérons encore l'asaret du Canada, dont le rhizome poivré sert de stimulant et de diurétique et remplace comme condiment, le gingembre. L'asaret de Virginie et de Caroline partage les qualités du canadien. L'asaret de Thunberg, enfin, est d'origine japonaise.

Du point de vue économique, l'asaret a joué dans le temps un rôle assez important. Ses feuilles en infusion aqueuse et la poudre du rhizome furent administrées, en thérapeutique, comme purgatifs et émétiques. La plante contient, entre autres, un principe chimique connu sous le nom d'asarine ou camphre d'asaret, répondant à la formule C_{12} H_{16} O_3 et se présentant sous la forme de cristaux inodores, incolores et sans saveur. La poudre de la racine a la propriété de provoquer des éternuements. Elle entre dans la composition de différents tabacs à priser à combattre le rhume de cerveau. C'est ainsi que le tabac à priser de Schneeberg en Saxe. en contient un certain pourcentage. Le tabac de Schneeberg «vert» comprend surtout la poudre de l'angélique, le «blanc», celle du muguet, tel autre, celle de l'asaret et les principes odorants d'autres végétaux. Il est à remarquer que le rhizome de l'asaret ressemble à celui de l'arnique des montagnes, mais ce dernier ne sent pas le camphre.

Notre asaret habite, ainsi qu'il a été dit plus haut, l'Europe centrale et les pays d'Europe situés plus vers le Nord. Il aime les bois monteux, humides, ombragés, avec prédilection, les

bois feuillus, les broussailles, le taillis épais, où il se cache à l'instar de notre violette.

En Belgique, l'asaret d'Europe se rencontre très rarement, d'après Crépin (neuvième édition), dans la zone calcareuse. Delogne (1888) fait suivre le nom de «RR» et signale l'habitat de la plante dans la région montueuse ou calcaire. Dans les pays du centre européen, les botanistes la mentionnent communément comme «répandue par places». Dans le Luxembourg grand-ducal, il est surtout «un» endroit, où l'asaret d'Europe se révèle comme une rareté botanique de premier ordre, parmi toutes les plantes particulièrement intéressantes de la contrée. Cet endroit se trouve dans la vallée de l'Eisch, très appréciée par les excursionnistes. Celui qui voudra bien, pour une fois, faire halte en ces lieux paisibles, où la nature nous offre le meilleur de ses richesses et quitter, pour un quart d'heure seulement, l'auto dévoratrice de l'espace, pourra goûter sur place le charme qu'y déploient tant de ces plantes dignes d'attention à différents points de vue. Tinant déjà signale la présence de l'asaret dans la vallée de l'Eisch, en 1836, la flore de Krombach confirme, en 1875, la découverte et en 1885, par une délicieuse journée d'avril, j'ai pu en faire autant, en compagnie de mon père et d'un ami d'étude: La colonie drue d'asarets s'étale devant nous, après de multiples recherches vaines, dans la broussaille ombragée du Schlossberg, colline boisée portant les ruines du vieux manoir d'Ansembourg, sur la rive gauche de l'Eisch, face à l'embouchure du ruisseau descendant de Dondelange. Dans la suite, j'ai parfois visité l'habitat de l'asaret dans ce site enchanteur de la vieille terre luxembourgeoise. Avis aux touristes, amis de la nature!

Deux curiosités ornithologiques.

Dans le «Marscherwald», s'étendant entre l'Ernz Noire et les hauteurs de Colbet et d'Altrier, nous pouvions, en août 1935, enregistrer la découverte d'un nid de bécasse qui fournissait la preuve, ainsi qu'il a été souligné dans le compte-rendu afférent, en premier lieu d'une «deuxième» nidification de bécasse en général, et d'autre part, d'une couvée «estivale» dans notre pays.

A cette observation assez intéressante, il nous est donné d'ajouter deux autres de 1937 et 1939, faites dans les mêmes parages. Elles se rapportent à un nid de Torchepot (Sitta europaea L., Kleiber, gro'usse Bâmläferchen) et à un nid de Troglodyte (Anorthura troglodytes L., Zaunkönig, Meisskinek oder Zonkbutz).

C'est que le premier de ces nids, dont la découverte est due à l'œil perçant d'un observateur expérimenté, ne se trouvait pas, ainsi que cela est ordinairement le cas, dans un arbre creux (Lameere), dans un trou d'arbre (van Havre), mais dans un bloc de grès de Luxembourg, présentant une cavité naturelle, assez grande, accessible de deux côtés par des ouvertures assez larges pour permettre le passage de l'oiseau.

Pourquoi ce changement dans les habitudes de notre Torchepot? Tout simplement, parce que l'administration forestière moderne ne tolère plus les arbres creux dans ses cultures. Conséquence inévitable: les oiseaux-habitants de cavernes, les Höhlenbrüter des Allemands, recherchent les occasions qui leur restent pour se loger à leur façon.

Nous voyons par là, encore une fois, que les animaux guidés généralement par l'instinct, disposent d'une intelligence suffisante pour ne pas se laisser mettre sur le pavé par un forestier quelconque.

Nous voyons le même phénomène tout naturel, quand la nourriture vient à manquer dans une région.. L'oiseau lui tourne alors le dos et se fixe là, où la nature ou l'homme ne lui tient pas la dragée haute. Explication, du moins partielle, de la migration des oiseaux! —

Le bloc de grès en question se trouvait à environ 50 mètres en aval de l'Atzebâch, rive gauche de l'Ernz Noire, tout près et visible de la route du Müllertal. Il fut détaché de la roche-mère à coups de pioche et de marteau de carrier.

Déjà 3 ans plus tôt, donc en 1934, un nid de Torchepot fut découvert dans une excavation d'un roc surplombant l'Ernz Noire, à une centaine de mètres en amont du Moulin de Reuland. Le roc subsiste encore aujourd'hui intact à l'endroit mentionné.

Le même ami du monde ailé observait, à la même époque, et antérieurement déjà, 2 nids analogues de Torchepot, l'un près d'une maison isolée à Reuland, l'autre dans les alentours de Larochette.

Notons que dans tous les cas il s'agit bien chaque fois du Torchepot d'Europe, non pas du Grimpereau familial, son proche parent, qui, d'après les expériences de notre ornithologue, Victor Ferrant, niche depuis toujours aussi bien dans les trous d'arbres que dans les trous, excavations et lézardes des murs et des rochers.

Le deuxième cas, concernant le nid de troglodyte, se présente sous d'autres espects. Le nid en question contenait 4 œufs: trois de troglodyte et un de notre coucou gris (Cucul-

lus canorus L.). A cela, rien de bien remarquable, dira-t-on, et c'est bien le cas. Seulement, dans tous les auteurs à ma portée, il n'est nulle part question d'une observation se rapportant à l'habitude du coucou d'abuser aussi du nid du pauvre petit «passereau des buissons», afin d'y mettre son œuf pour la couvaison «à l'œil» et sans remercîment, au contraire.

Il est un fait, que le coucou préfère pondre, à sa façon toute spéciale, dans les nids des rousserolles, des hochequeues et bergeronnettes, des fauvettes, des pipits et farlouses, plus rarement des rouges-gorges, des traînes-buissons, des merles, des pies-grièches, ou des bruants jaunes (voir pour ces derniers mon communiqué sur le Cuculus canorus, Bull. d. l. Soc. des N. L. 1936).

Le nid de troglodyte en cause fut trouvé au mois de juillet 1939 dans les crevasses d'un rocher et y fixé entre des racines de broussailles. Il n'était plus habité depuis un certain temps déjà. Très probablement l'oiseau l'avait délaissé, parce que des ouvriers étaient occupés à l'endroit-même, dans l'Atzebâch, à faire des fouilles pour le compte de notre Musée d'Histoire naturelle.

Nous pouvions conclure à l'abandon antérieur du nid, à cause que les 3 petits œufs blancs, tachetés de brun-rouge, portaient déjà au pôle inférieur cette calotte brunâtre caractéristique, révélant à l'intérieur de l'œuf le contenu peu à peu condensé et ramassé, par la loi de la pesanteur, contre la partie la plus basse de la coque.

P. S. Le bloc de grès contenant le nid du torchepot se trouve exposé au Musée d'Histoire naturelle, le nid de troglodyte, avec les 4 œufs, de même, ainsi que la photographie.

P. S. Brehm, petite édition, 1913, page 302, énumère le troglodyte à la 32e place d'une série de 40 oiseaux, que le coucou choisit ordinairement pour leur confier ses œufs.

Meerwarth et Soffel, oiseaux II, page 562, réfèrent assez longuement sur le sujet, sans souligner que le troglodyte est en quelque sorte «préféré» par le coucou pour élever sa progéniture.

Simmerfarm! Unabhängigkeits-Feier vom 21. Mai 1939.

Die staatliche Simmerfarm steht in einem engen Verhältnis, in einem gewissen Verwandtschafts-Verhältnis zu der Gesellschaft Luxemburger Naturfreunde. Einer ihrer Ehren-Präsidenten, der zugleich Mitglied der staatlichen Simmerfarm-